

La crise de la civilisation et l'humanisme

Académie des Sciences, Moscou, Russie

Conférence, Silo, le 18 juin 1992

Je remercie l'Académie des Sciences de Moscou, le Club des intentions humanistes et les représentants des milieux culturels ici présents. Je remercie également les éditeurs de mes livres, l'équipe des traducteurs et les nombreux amis qui m'ont invité à disserter aujourd'hui. Enfin, je remercie les média pour leur présence, ainsi que vous tous ici.

Vous saurez certainement excuser les difficultés liées à la traduction et comprendrez que cet inconvénient, qui contraint à réduire le temps de l'exposé, nous obligera à condenser un certain nombre d'idées.

Notre thème d'aujourd'hui, La crise de la civilisation et l'humanisme, exige comme préalable à tout développement l'examen du concept de "civilisation". On a beaucoup écrit et discuté autour du mot "civilisation". Dès les débuts de la Philosophie de l'Histoire, on considère déjà les différentes civilisations comme des sortes d'entités historiques ayant leur processus, leur évolution et leur destinée. Cette entité, la civilisation, apparaît comme un espace, une région de comportements humains permettant d'identifier les peuples selon leur mode de production, leurs rapports sociaux, leurs conceptions juridiques et leur échelle de valeurs. En général, on n'identifie pas l'idée de "peuple" ou de "nation" avec celle de civilisation ; à l'intérieur de cet espace, on inclut de nombreux peuples et nations bien au-delà de leurs frontières respectives. Traditionnellement, on a toujours associé les civilisations à des "espaces culturels" situés à l'intérieur de limites géographiques et on leur a attribué la capacité d'irradier et de recevoir des influences provenant d'autres civilisations plus ou moins proches.

Lorsque l'on parle de civilisation égyptienne ou grecque, on fait allusion aux espaces déterminés par certains comportements humains, mais on ne considère pas qu'un artifice plus ou moins centralisateur comme l'État soit le facteur décisif dans l'articulation de ces espaces. Que les Macédoniens ou les Spartiates aient participé de la culture hellénique sans faire partie d'une ligue de villes-États ou encore qu'ils aient lutté entre eux montre que l'État n'est pas un facteur essentiel dans la définition de la civilisation.

En tout cas, l'enracinement dans un certain lieu a permis de parler de civilisation "mésopotamienne", de civilisation du Nil, de civilisation "des îles", etc. ; et bien entendu, ce type de classification amène implicitement une conception de la civilisation fondée sur des raisons géographiques, tout comme en parlant des civilisations du "vin", du "lait" et du "miel" ou de celles du "maïs", on fait allusion aux ressources alimentaires ; et de même, quand on mentionne la civilisation "néolithique", on fait

référence, par l'emploi de ce mot, à la production d'instruments et de techniques définissant les différents stades de l'évolution culturelle.

Toutefois, le travail réalisé à partir de celui de Vico est plus important que ce simple effort de classification ; il tente de comprendre quelles sont les étapes temporelles des civilisations, leur devenir et leur destin. Depuis ce *corsi e ricorsi* des faits humains, beaucoup d'encre a coulé... Ce procédé s'appuie sur une idée générale concernant la forme du développement historique ainsi que sur un ensemble d'axiomes et une méthode philologique ; ceci resta valide jusqu'à l'historiologie de Toynbee qui, elle, se fonda sur la conception de "stimuli-réponse" déjà anticipée par Pavlov dans ses études physiologiques. Donc, beaucoup d'encre a coulé depuis ce *corsi e ricorsi*, et on a essayé de faire science avec des idées plus ou moins diffuses.

Bien sûr, certains efforts furent couronnés de plus de succès que d'autres. Ainsi, Auguste Comte énonça une loi selon laquelle toute civilisation, après une étape initiale héroïque et théologique, passe ensuite par un stade métaphysique pour entrer finalement dans un moment positif de rationalité, d'abondance et de justice. Hegel nous dit que les civilisations sont les manifestations des étapes dialectiques de l'Esprit Absolu. Spengler les présenta comme des "protoformes biographiques", comme des entités qui suivaient biologiquement les étapes de la naissance, de la jeunesse, de la maturité et de la mort.

De nombreux travaux ont été réalisés pour comprendre le fonctionnement et le destin des civilisations. Mais parmi les chercheurs et les philosophes qui menèrent ces travaux, beaucoup n'ont pas examiné en profondeur ce point fondamental : reconnaître que leurs questions et leurs réponses naissent du paysage culturel, du moment historique dans lequel ils vivaient. C'est pourquoi si nous voulions aujourd'hui trouver une nouvelle réponse concernant la civilisation, nous ne pourrions plus éluder la difficulté (ou la facilité) du paysage culturel dans lequel nous nous sommes formés et au moment historique dans lequel nous vivons. Aujourd'hui, si nous voulons comprendre ce devenir, nous devrions nous interroger sur les conditions de notre propre vie ; c'est ainsi que nous humaniserions le processus historique, objet de notre réflexion. Si nous voulions trouver une nouvelle réponse, ce ne serait pas pour interpréter de façon extérieure les faits produits par l'être humain (comme cela se fait dans les livres d'histoire) mais pour comprendre la situation dans laquelle nous vivons, à partir de la structure historique qui dote de sens la vie humaine. Cette optique nous amènerait à nous rendre compte des difficultés à formuler certaines questions et à donner certaines réponses, le moment dans lequel nous vivons nous empêchant de dépasser la limite de nos croyances et de nos présupposés culturels. Mais la rupture de nos croyances, l'apparition de faits que nous considérons impossibles est précisément ce qui nous permettra d'avancer vers un nouveau moment de la civilisation.

Comme vous le comprenez tous, nous parlons, en ce moment, de la situation cruciale de crise qui nous submerge et, par conséquent, du moment de rupture avec les croyances et présupposés culturels au sein desquels nous avons été formés. Pour caractériser la crise à partir de ce point de vue, nous pouvons prêter attention à quatre phénomènes qui nous touchent directement, à savoir :

Le monde connaît un rapide changement généré par la révolution technologique qui heurte les structures établies et les habitudes de vie des sociétés et des individus ;

Ce déphasage entre l'accélération technologique et la lenteur de l'adaptation sociale au changement génère des crises progressives dans tous les domaines ; et s'il n'y a aucune raison de supposer que cela va s'arrêter, à l'inverse, il en existe de penser que cela tendra à s'amplifier ;

Le caractère inattendu des événements empêche de prévoir la direction que vont prendre les faits, les personnes de notre entourage et, en définitive, notre propre vie ; en réalité, ce n'est pas le changement en lui-même qui nous préoccupe, mais le caractère imprévisible de ce changement ;

Nombre de choses que nous pensions et croyions ne nous sont plus d'aucune utilité ; de plus, aucune solution ne semble devoir venir d'une société, d'institutions ou d'individus qui souffrent du même mal : d'une part, nous avons besoin de références mais, d'autre part, les références traditionnelles sont asphyxiantes et obsolètes.

À mon avis, c'est ici, dans cette zone de la planète plus que dans n'importe quelle autre, que se produit la plus formidable accélération des conditions qui déterminent le changement historique. C'est une accélération confuse et douloureuse dans laquelle un nouveau moment de la civilisation est en gestation. Ici, personne ne sait aujourd'hui ce qui arrivera demain, alors que dans d'autres parties du monde, on suppose naïvement que la civilisation avance en direction prévisible et ce, à l'intérieur d'un modèle économique et social déjà établi. Évidemment, cette manière de voir relève plus d'un état d'âme ou de manifestation de désirs que d'une position justifiée par les faits. En effet, pour peu que l'on examine ce qui se passe actuellement, on arrive à la conclusion que le monde, considéré globalement et non divisé de façon schizophrénique entre Est et Ouest, s'achemine vers une instabilité croissante. Avoir le regard rivé exclusivement sur un type d'État, un type d'administration ou un type d'économie pour interpréter le devenir des événements fait preuve d'une vision intellectuelle étriquée et révèle la racine des croyances que nous avons intégrées à travers notre formation culturelle.

D'un côté, nous remarquons que le paysage social et historique dans lequel nous vivons a violemment changé par rapport à celui dans lequel nous vivions il y a encore quelques années. D'un autre côté, nous persistons à utiliser, pour interpréter ces situations nouvelles, les outils d'analyse appartenant au vieux paysage. De plus, notre sensibilité accroît les difficultés : formée à une autre époque, elle ne change pas au rythme des événements. Et cette raison explique certainement pourquoi, partout dans le monde, se creuse un fossé entre ceux qui détiennent les pouvoirs économique, politique, artistique, etc. et les nouvelles générations qui appréhendent autrement les fonctions que doivent accomplir les institutions et les leaders.

Je crois que le moment est venu de dire une chose qui paraîtra scandaleuse à l'ancienne sensibilité : pour les nouvelles générations, le modèle économique et social qui alimente les discussions quotidiennes des faiseurs d'opinions n'est pas une question fondamentale ; ces nouvelles générations espèrent plutôt que les institutions et les leaders ne seront pas une charge supplémentaire s'ajoutant à ce monde déjà compliqué. D'un côté, elles espèrent une nouvelle alternative, car les modèles existants leur semblent épuisés ; d'un autre côté, elles ne sont pas prêtes à suivre des propositions ou des leaderships qui ne coïncident pas à leur sensibilité. Ceci est souvent considéré comme un manque de responsabilité de la part des plus jeunes. Pour ma part, je ne parle pas ici de responsabilité mais d'une certaine sensibilité dont

on doit tenir compte très sérieusement. Et on ne résoudra pas ce problème avec des sondages d'opinion ou des enquêtes destinés à savoir de quelle nouvelle manière on peut manipuler la société. Il s'agit d'un problème d'appréciation globale de la signification de l'être humain concret, ce dernier étant consulté en théorie mais toujours trahi dans la pratique.

Concernant les affirmations précédentes, on objectera que dans une crise comme celle-ci les peuples veulent des solutions concrètes. Mais j'affirme que trouver une solution concrète est une chose et que c'en est une autre, très différente, de promettre des solutions concrètes. Ce qui est concret, c'est qu'on ne croit plus aux promesses ; et ceci est beaucoup plus important en tant que réalité psychosociale que de proposer des solutions dont les gens ont l'intuition qu'elles ne seront pas réalisées dans la pratique. La crise de crédibilité est d'autant plus dangereuse qu'elle nous jette sans défense dans les bras de la démagogie et du premier leader charismatique venu exaltant des sentiments profonds. Même si je répète souvent ces choses, elles sont difficiles à admettre car l'obstacle posé par notre paysage de formation nous fait encore confondre les mots qui mentionnent les faits avec les faits eux-mêmes.

Actuellement, nous sommes au point où il saute aux yeux qu'il est nécessaire de se demander, une fois pour toutes, si le regard dont nous avons usé jusqu'à présent pour comprendre ces problèmes est toujours adéquat. Ce que je dis n'est pas si étrange. En effet, depuis quelques années, les scientifiques de différentes disciplines ont cessé de croire qu'ils observaient la réalité même ; ils se sont souciés de comprendre comment leurs propres observations interféraient avec les phénomènes étudiés. Exprimé avec nos propres mots, ceci signifie que l'observateur introduit des éléments de son propre paysage qui n'existent pas dans le phénomène étudié ; voire même que le regard dirigé vers un champ d'étude s'oriente déjà vers une région déterminée de celui-ci. Il pourrait donc arriver que nous prêtions attention à des questions sans importance. Mais cela devient beaucoup plus grave quand on justifie des positions politiques en affirmant que tous les projets tiennent compte de l'être humain alors que ceci s'avère faux, car ce n'est pas de lui dont on tient compte mais d'autres facteurs qui relèguent les gens en position accessoire.

En aucune façon on ne perçoit que seule la compréhension de la structure de la vie humaine peut donner une explication cohérente des événements et du destin de la civilisation. Et cela nous amène à comprendre que si le thème de la vie humaine est évoqué sans cesse, il n'est pas réellement pris en compte, car l'on part du présupposé que la vie des individus n'est pas agent producteur d'événements, mais objet passif des forces macroéconomiques, ethniques, religieuses ou géographiques ; car l'on part du présupposé qu'il faut exiger des peuples travail et discipline sociale sur le plan objectif, crédulité et obéissance sur le plan subjectif.

Après avoir observé comment nous considérons les phénomènes de civilisation en tenant compte de notre paysage de formation, de nos croyances et de nos systèmes de valeurs, revenons-en au thème principal.

La crise actuelle ne se produit pas dans des civilisations cloisonnées comme cela a pu arriver à d'autres époques où ces entités pouvaient interagir tout en ignorant ou en régulant certains facteurs. Dans le processus de mondialisation croissante que nous subissons, nous devons interpréter les faits actuels selon une dynamique globale et structurelle. Cependant, nous voyons que tout se déstructure : l'État national est

affaibli par les coups que lui assènent, d'en bas, les revendications sociales et, d'en haut, la régionalisation et la mondialisation ; les personnes, les codes culturels, les langues et les biens se mêlent en une fantastique tour de Babel ; les entreprises centralisées connaissent une crise liée à la flexibilité qu'elles ne sont pas capables de mettre en place ; le fossé des générations s'élargit comme si coexistaient, en un même moment et en un même lieu, des sous-cultures séparées par leur passé et dans leurs projets d'avenir ; les membres d'une famille, les collègues de travail, les organisations politiques, syndicales et sociales subissent l'action de forces centrifuges désintégratrices ; prises dans ce tourbillon, les idéologies ne peuvent apporter de réponses ni inspirer une action cohérente aux groupes humains ; l'ancienne solidarité disparaît et le tissu social se dissout toujours plus ; pour finir, l'individu d'aujourd'hui se trouve isolé et privé de contacts humains en dépit du nombre conséquent de gens qui l'entourent et de l'importance des moyens de communication dont il dispose. Tout ce qui vient d'être mentionné montre que ces phénomènes paradoxaux et déstructurés relèvent encore du même processus global et structurel ; et si les anciennes idéologies ne peuvent apporter de réponses à ces phénomènes, c'est qu'elles font partie du monde qui s'en va.

Cependant, beaucoup voient en cela la fin des idées et la fin de l'Histoire, la fin des conflits et du progrès humain. Mais nous, tout en qualifiant tout cela de "crise", sommes bien loin de considérer cette crise comme une décadence finale. En fait, nous voyons cette dissolution des formes anciennes comme la déchirure d'un vêtement devenu trop étriqué pour l'être humain.

Ces événements, qui s'accélèrent de manière très inégale selon les endroits, ne tarderont pas à couvrir toute la planète, même là où l'on arbore encore un triomphalisme injustifié. Nous verrons apparaître là des phénomènes que le langage quotidien qualifiera d'incroyables. Nous sommes en train d'avancer vers une civilisation planétaire qui se dotera d'une nouvelle organisation et d'une nouvelle échelle de valeurs. Mais pour cela, on ne peut éviter de partir du thème le plus important de notre temps : savoir si nous voulons vivre et dans quelles conditions.

Il est certain que les projets des cercles minoritaires, cupides et provisoirement puissants ne prendront pas en compte ce thème valable pour les êtres humains isolés, petits et impuissants. En revanche, ils considéreront les facteurs macrosociaux comme décisifs. Cependant, à méconnaître les besoins actuels de l'être humain concret, ils seront surpris de voir dans certains cas le découragement social, dans d'autres des débordements violents, et toujours, la fuite quotidienne à travers la névrose, le suicide et toutes sortes de drogues. Des projets aussi déshumanisés s'embourberont au cours de leur mise en œuvre car vingt pour cent de la population mondiale ne pourront supporter bien longtemps la distance croissante les séparant de ces quatre-vingts pour cent d'êtres humains en état de survie. Comme nous le savons tous, le recours aux psychologues, aux médicaments, aux sports et aux suggestions des faiseurs d'opinion ne fera pas disparaître ce syndrome. Ni les puissants moyens de communication sociale, ni le gigantisme des spectacles publics ne parviendront à nous convaincre que nous sommes des fourmis ou de simples chiffres statistiques ; en revanche, cela renforcera encore le sentiment de l'absurde et du non-sens de la vie.

Dans la crise de civilisation que nous subissons, il y a, me semble-t-il, de nombreux facteurs positifs dont il faut tirer profit, exactement comme nous tirons profit de la technologie pour améliorer la santé, l'éducation et les conditions de vie, bien que nous

rejetions cette technologie lorsqu'elle est appliquée à la destruction et qu'elle est déviée de l'objectif qui l'a fait naître. Les événements sont en train de contribuer de manière positive à nous faire reconsidérer globalement tout ce à quoi nous avons cru jusqu'à présent, à nous faire évaluer l'histoire humaine sous un autre angle, à nous faire lancer nos projets vers une autre image de l'avenir, à nous regarder les uns les autres avec de nouveaux sentiments de compassion et de tolérance. Alors, un nouvel Humanisme se fraiera un chemin à travers ce labyrinthe de l'Histoire dans lequel l'être humain a cru s'annihiler tant de fois.

La crise actuelle se propage aux quatre coins de la planète. Elle ne touche pas seulement Moscou ou une Communauté d'États Indépendants, même si c'est là qu'elle s'est manifestée avec le plus d'évidence. La civilisation mondiale, aujourd'hui en marche, ne peut ignorer les initiatives de ce grand peuple car notre avenir à tous, en tant que membres d'une même civilisation mondiale, dépend des solutions que ce peuple pourra trouver à ses propres problèmes.

Nous avons parlé du concept de civilisation et de ce que nous considérons aujourd'hui comme la formation d'une civilisation mondialisée. Nous avons également abordé le thème de la crise et celui des croyances qui fondent notre interprétation du moment actuel. Quant au concept d'humanisme, qui apparaît dans le titre de cette conférence, je veux seulement en montrer quelques aspects. Tout d'abord, nous ne parlons pas de l'Humanisme historique, de l'humanisme des lettres et des arts qui, devenu le moteur de la Renaissance, permit de rompre les attaches obscurantistes avec la longue nuit médiévale. Cet humanisme historique a ses propres caractéristiques et nous nous en sentons les successeurs malgré la fausseté de certains courants confessionnels actuels qui s'arrogent le titre d'humanistes... Il ne peut y avoir d'humanisme là où une valeur, quelle qu'elle soit, est placée au-dessus de l'être humain. Je dois également souligner que l'humanisme donne son explication du monde, des valeurs, de la société, de la politique, de l'Art et de l'Histoire en se fondant sur sa conception de l'être humain. Comprendre la structure de la vie humaine permet d'éclairer son angle d'observation. On ne peut procéder autrement. On ne peut arriver à l'être humain avec un point de départ autre que l'être humain. Pour l'humanisme contemporain, on ne peut partir de théories sur la matière, sur l'esprit ou sur Dieu... Il est nécessaire de partir de la structure de la vie humaine, de sa liberté et de son intention. Et en toute logique, aucune approche déterministe ou naturaliste ne peut se transformer en humanisme puisque leur postulat de départ pose l'être humain comme accessoire.

L'humanisme d'aujourd'hui définit l'être humain comme « un être historique dont le mode d'action sociale transforme sa propre nature ». Nous trouvons là les éléments qui, dûment développés, peuvent servir de fondement à une théorie et à une pratique répondant à l'urgence de la situation. Approfondir cette définition de l'être humain nous mènerait trop loin et nous manquons de temps pour le faire.

Mais il n'échappe à personne que notre rapide description de la civilisation et de la crise actuelle se fonde sur la structure de l'existence humaine, et qu'une telle description représente justement une application de notre conception de l'humanisme contemporain. Puisque notre vision des choses peut contribuer à éviter certaines difficultés actuelles, alors les termes crise de civilisation et humanisme sont liés. Bien que nous ne développions pas plus ses caractéristiques, notre approche de l'humanisme est claire : un ensemble d'idées, une activité pratique, un courant

d'opinion et, éventuellement, une organisation développant des objectifs de transformation sociale et personnelle ; une organisation accueillant en son sein des particularités politiques et culturelles concrètes, sans qu'elles ne perdent leur identité propre en tant que forces de changement différentes, dans la mesure où ces forces convergent dans leur intention finale. D'ailleurs, il rendrait un bien mauvais service à cette période de changement, celui qui se sentirait appelé à conquérir l'hégémonie par l'universalisation d'une certaine tendance et ce, alors que la décentralisation progresse et que les particularismes réels demandent à être reconnus.

J'aimerais terminer par une considération très personnelle. Ces jours-ci, j'ai eu l'occasion de participer à des rencontres et à des séminaires avec des académiciens et des personnalités de la Culture et de la Science. Plus d'une fois, il m'a semblé remarquer un climat de pessimisme lorsque nous échangeons des idées sur l'avenir que nous aurions à vivre. Dans ces occasions, j'ai senti qu'il n'était pas opportun que j'exprime naïvement mon enthousiasme, ni que je déclare ma foi dans un avenir heureux. Cependant, dans la période actuelle, je crois que nous devons faire l'effort de dépasser ce découragement en nous rappelant les autres moments de crises graves que vécu et dépassa l'espèce humaine. Et j'aimerais rappeler ces quelques mots, que je partage pleinement et qui vibrent depuis les origines de la tragédie grecque :

« De tous les chemins, apparemment fermés, l'être humain a toujours trouvé l'issue. »

C'est tout. Merci beaucoup.